

I

Biologie

L'image de la guerre est celle de l'affrontement destructeur. Cette image est vraie mais réductrice. La guerre est un duel devant des tiers : populations ne participant pas au conflit armé, autres États, OIG, ONG. Ce duel donne lieu à des récits propagandistes, *durante bello*, et historiens, *post bellum* ; ces derniers sont davantage écrits par le vainqueur que par le vaincu ; ils passeront dans les mémoires, celles-ci vulgarisées, manipulées, stimulées, éteintes ou ressuscitées, au gré des entreprises politiques ou des édictons législatives. À la guerre, il y a donc des acteurs, des spectateurs et des commentateurs. Aussi inclut-elle la neutralité – indifférente ou intéressée¹ – dans l'immédiat et la narration – objective ou polémique – dans la longue durée. La guerre est une forme de lutte ; elle est aussi une forme de coopération, sans laquelle il n'y a pas de succès guerrier. « *On ne peut concevoir de guerre sans l'étroite coopération des hommes du même camp ; c'est même le plus haut degré de coopération qui soit concevable puisque chacun consent à sacrifier² sa vie à son groupe* » (Gaston Bouthoul). Elle combine donc hostilité et solidarité, dont la rupture emporte trahison. La guerre suspend le droit ordinaire (« tu ne nuiras point à autrui ») et fait entrer en vigueur un droit extraordinaire (« le combattant habilité nuira à l'ennemi selon les modalités permises ») : le *jus in bello*. Elle combine donc aussi violence et droit.

Si la guerre a pour noyau le combat collectif, c'est-à-dire l'intention de tuer et l'acceptation du risque d'être tué, elle dépend de l'agressivité³ et de l'esprit de sacrifice. Si la capacité d'occire et la capacité de se dévouer expliquent la propension à la guerre, la réflexion sur *Bellone* commence par l'interrogation : d'où viennent l'agressivité et l'esprit de sacrifice ? De

-
1. Il existe différents types de tiers intéressés : le tiers récusé ou sollicité, témoin, soutien, tuteur, arbitre, *gaudens* (qui profite du conflit), *divide et impera* (qui attise le conflit).
 2. Bouthoul aurait dû écrire : « risquer ».
 3. La lutte collective d'une collectivité contre une autre, de la même espèce, est la forme guerrière de l'agressivité.

la nature (de l'inné) ou de la culture (de l'acquis)¹? Si l'homme est l'animal culturel, la guerre est-elle un produit de la nature et de la culture? L'origine de la violence est-elle biologique ou sociologique? La première difficulté est d'intégrer l'apport des sciences naturelles dans la recherche en sciences sociales, alors que les deux univers sont cloisonnés (les spécialistes des sciences sociales ne reçoivent pas de formation en biologie, et inversement). La division entre sciences de l'homme et sciences de la nature explique l'écart entre l'étude du comportement humain et du comportement animal, entre l'étude du comportement appris et du comportement inné. Cet écart s'explique aussi par des postulats religieux, moraux ou idéologiques – anthropocentriques – selon lesquels *l'homo* n'est ni un animal ni le produit d'une évolution génétique. En résulte la non-prise en considération de la signification culturelle de l'évolution biologique, d'une part, du fondement biologique de l'apprentissage culturel, d'autre part, donc la dissociation de la culture et de la biologie. Si l'on intègre les sciences naturelles à la polémologie, que nous apprennent l'éthologie, la neurologie et, si l'on passe aux mentalités, la psychologie, sur l'origine de la violence?

■ ■ Éthologie

Partons du principe que la comparaison entre l'animal et l'homme est pertinente, donc tournons-nous vers l'éthologie, l'étude scientifique du comportement humain et animal comparé, dont le fondateur fut Konrad Lorenz.

-
1. Des études concluent à l'existence d'une nature humaine. Celle-ci présenterait les caractéristiques suivantes : la primauté des liens familiaux, d'où l'inclination au népotisme ; la portée limitée de la solidarité dans ou entre les groupes humains, la morale la plus courante étant celle de la réciprocité, dont l'absence entraîne conséquemment l'indifférence vis-à-vis de l'autre ; l'universalité de la domination, de l'hostilité et de la violence, et la facilité avec laquelle l'animosité peut surgir entre les êtres humains ; l'hérédité partielle de l'intelligence, impliquant l'existence inévitable d'inégalités sociales, même dans des systèmes économiques simples, stables ou équitables ; la prévalence des prédispositions à l'autosatisfaction et le caractère limité de l'acquisition de connaissances, qui favorisent des perceptions faussées de soi et d'autrui ; la préférence pour les habitudes et la tendance à confondre la moralité avec la conformité sociale. Fondamentalement, les sociétés humaines sont marquées par l'ethnocentrisme, si bien que les relations inter-sociétales ou internationales sont, cognitivement, des relations inter-ethnocentriques. Cf. Gérard Dussouy : *Traité de relations internationales*, vol. 1 *Les théories géopolitiques*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 16-17.

Dans le règne animal, la violence est répandue, mais elle est surtout interspécifique : certaines espèces, carnivores, se nourrissent d'autres espèces, herbivores principalement ; les espèces ayant les mêmes besoins alimentaires sont concurrentes. L'homme est un omnivore : il chasse, pêche, apprivoise ou domestique les espèces dont il se nourrit ; il pratique la cueillette, cultive la terre ; il lutte contre les espèces qui le concurrencent dans son activité de chasseur, pêcheur, éleveur ou agriculteur. Mais la guerre n'est pas la chasse, même si les armes peuvent être identiques : ce n'est pas une lutte entre espèces différentes, c'est une lutte entre groupes de la même espèce. La guerre est-elle ou non propre à l'homme ? La recherche anthropologique passe par la comparaison éthologique.

Il existe des combats entre animaux de même espèce, notamment entre jeunes mâles, pour la nourriture, le territoire de chasse ou de pâture, la reproduction. Mais ils sont surtout individuels, sans outil, rarement meurtriers : seuls certains primates luttent en groupe, usant de projectiles et de bâtons, et vont jusqu'à tuer leurs rivaux. La violence collective armée meurtrière serait ainsi la grande différence entre la guerre humaine et les combats animaux : alors que les animaux utilisent leur corps pour se battre, les hommes utilisent surtout des armes, ce qui met une distance, une médiation, entre ceux qui s'affrontent. De nombreuses espèces ont une inhibition biologique à tuer d'autres individus appartenant à la même espèce. On ne la trouve cependant pas chez certains insectes sociaux, rongeurs, ours, félins, canidés, primates, qui peuvent pratiquer le cannibalisme et l'infanticide. Il en va de même chez certains mammifères marins ou poissons. L'inhibition au meurtre intra-spécifique n'est alors pas absolue (biologique) mais relative (sociale). Ainsi chez l'espèce humaine¹ : l'homicide est normalement interdit à l'intérieur du groupe, sauf la peine capitale, la légitime défense, la vengeance de l'honneur individuel ou familial bafoué ; il ne l'est pas à l'extérieur, du moins en temps de guerre, la hiérarchie politique empêchant les membres du groupe de se battre entre eux mais pas avec des individus d'autres groupes. Au cours de l'homínisation, les mécanismes biologiques inhibiteurs de la violence intra-spécifique ont été remplacés par des mécanismes sociologiques, exprimés par les langages normatifs que sont la religion, la morale, le

1. « *Un seul être possède des armes extérieures à son corps et donc non génératrices d'inhibition, c'est l'homme* » (Konrad Lorenz).

droit : « tu ne nuiras pas à autrui », du moins en temps de paix et à l'intérieur du groupe¹. Il y a un rapport entre les armes d'une espèce et les inhibitions qui empêchent l'emploi intra-spécifique de ces armes : chez l'humain, à l'invention de l'arme comme outil séparé du corps, a répondu la possibilité du jugement de valeurs, donc l'invention de la responsabilité morale. Mais l'animal doué de raison est le seul qui tue son semblable par conviction, non sous l'empire du besoin, le seul qui transforme son instinct en devoir, parce qu'il est le seul qui surajoute à la vie physique un univers de représentations (Régis Debray).

Par rapport aux autres espèces animales, l'*homo sapiens* ou *faber*, vivant en groupe, dispose de la parole, des outils et d'une capacité d'apprentissage élevée. Si l'on s'en tient à la subsistance et aux moyens d'assurer la subsistance, on s'aperçoit que la différence entre l'homme et les autres animaux réside dans le travail ou l'activité économique, au sens le plus élémentaire de constituer des réserves alimentaires dont on est propriétaire. Les quelques espèces douées d'une prévoyance, celles qui hibernent par exemple, la manifestent d'une manière purement individuelle. Parmi les rares espèces qui ne se bornent pas au pâturage, à la cueillette, à la pêche ou à la chasse, il y a les insectes sociaux, notamment les fourmis. Elles pratiquent la division du travail, la propriété collective et... la guerre. Ainsi, chez les animaux, la guerre n'existe que là où se rencontrent la hiérarchie, le travail, la propriété. Dans aucune autre espèce, semble-t-il, les zoologistes n'ont observé de combats opposant des collectivités organisées d'individus de la même espèce, ni chez les

1. Le tabou de l'homicide, comme le commandement de ne point tuer, loin d'être superflus, s'expliquent et se justifient par l'attitude ambivalente à l'égard de l'impulsion au meurtre, soulignait Sigmund Freud. Pour réprimer la tentation, il est proclamé et il est su que la transgression sera punie. La loi ne défend que ce que les hommes sont capables de faire, en l'occurrence le meurtre : ce que la nature elle-même défend n'a pas besoin d'être défendu par la loi. « *Ce qu'aucune âme humaine ne désire, on n'a pas besoin de l'interdire, cela s'exclut de soi-même. C'est précisément l'accent mis sur le commandement : tu ne tueras point, qui nous donne la certitude que nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient... plaisir au meurtre* ». Parmi les pulsions dont l'expression n'est pas totalement interdite, figure l'homicide judiciaire ou militaire. Dans la guerre, est levée l'interdiction de tuer autrui. Comment expliquer cette suspension et l'acceptation de cette suspension ? Parce que l'homme a besoin d'une libération temporaire des renoncements que la civilisation impose à ses instincts. La guerre est comme la fête : elle est « *un excès permis, voire ordonné, une violation solennelle d'un interdit* ». Cf. notre article : « Freud et la guerre », *Philosophiques*, n° 2, automne 2008, p. 393-417.

reptiles, ni chez les mammifères, ni chez les poissons, ni chez les oiseaux. Même chez les carnassiers qui vivent en bandes comme les loups, il peut y avoir des querelles d'occasion, mais pas la guerre : pas d'hostilité se manifestant par une organisation adaptée en vue de l'attaque ou de la défense. Toutefois, chez les fourmis, la division du travail est somatique : les reines, les guerrières, les ouvrières diffèrent par la structure de leur organisme ; l'humanité ignore de telles différences somatiques. De plus, le sens de la hiérarchie paraît essentiellement instinctif, inéluctable : il n'y aurait pas de comportement qui ressemblerait à de la désobéissance, autrement dit, pas de libre arbitre. C'est pourquoi la guerre au sens de la libre décision d'hostilité n'existe que dans l'espèce humaine, celle, précisément dont l'organe cérébral est le plus développé¹.

■ ■ Neurologie

L'étude biologique des rapports de la nature humaine avec la violence s'attache fondamentalement à la notion d'agressivité² et au « siège de l'agressivité » : le cerveau³, autrement dit, au fondement neurologique du comportement agressif. Celui-ci est défini comme la propension, innée ou acquise, à l'exercice de la violence contre un individu de la même espèce : ce que l'éthologie appelle « l'instinct de combat », la psychanalyse, la « pulsion de mort ». Il s'agit de découvrir les mécanismes cérébraux qui déclenchent ou inhibent, engendrent ou contrôlent l'agressivité, que celle-ci passe ou non par l'utilisation d'armes. Comme disait Gaston Bouthoul : *« ce ne sont pas les armes qui tuent, c'est l'homme ; il faut que celui-ci ait envie de se servir des armes qu'il possède ; c'est pourquoi le problème fondamental est de savoir comment germe cette volonté homicide ; les armes ne sont que des instruments au service de l'agressivité »*.

-
1. « C'est notre cerveau, et lui seul, qui fait de nous l'animal le plus dangereux de la planète » (Jean Guilaine, Jean Zammit).
 2. L'agressivité est un instinct vital pour la survie, la sélection, la conservation et le développement de l'espèce, pourvu qu'il soit maîtrisé. On peut distinguer « l'agressivité instrumentale », liée à l'obtention ou à la conservation de quelque chose, « l'agressivité hostile », liée à l'intention de faire mal à autrui, « l'agressivité défensive », liée à l'autoconservation.
 3. Siège de la raison, de la volonté, des émotions et de l'imagination, le cerveau, en ses trois couches (striatum, cortex, néocortex), est aussi le siège de la violence. Cf. Jean-Didier Vincent : *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Paris, O. Jacob, 2009 (2007).

Les hypothèses neurologiques peuvent se résumer de la manière suivante : il existe des mécanismes cérébraux qui gouvernent les activités mentales ; ces mécanismes peuvent être détectés, analysés, modifiés ; des réactions psychosomatiques prévisibles peuvent être provoquées par manipulation directe (physique) ou indirecte (pharmacologique) de régions déterminées des couches du cerveau. De ce point de vue, l'agressivité est un comportement lié au fonctionnement de certaines parties du cerveau ; elle dépend des apports sensoriels immédiats et des expériences antérieures mnésiques, outre l'absorption de substances (alcool, drogue) ; la frustration, la douleur, la peur sont les principaux facteurs qui augmentent l'agressivité. Celle-ci est-elle une disposition instinctive, héritée génétiquement, ou une disposition apprise, transmise socialement ? Aux théories biologiques, s'opposent les théories pédagogiques : chercher dans la petite enfance, l'enfance ou l'adolescence l'origine de l'agressivité. Quelle est la part de l'hérédité et de l'apprentissage dans la genèse du comportement agressif ? L'incitation ou la désincitation à la violence relève-t-elle de la seule éducation ? Les avis sont partagés.

Les recherches scientifiques ont toutefois établi 1) que la « dés-individuation » – incluant soumission à l'autorité, conformisme, dilution de la responsabilité, distanciation vis-à-vis d'autrui – facilite l'agressivité et 2) que l'agressivité concerne moins l'espèce humaine en général, que le genre masculin en particulier, plus précisément encore, les jeunes hommes célibataires. 1) Il a été observé que les individus agissant en groupe, en tenue similaire et dans l'anonymat, étaient davantage portés à l'exercice de la violence, plus encore s'ils agissaient avec la permission ou sur ordre d'une autorité. 2) Les activités « dés-individuées » qui impliquent le port et l'usage d'armes, donc qui institutionnalisent l'agressivité sur ordre, sont occupées par des hommes, très peu, très récemment, très localement, par des femmes¹. Ainsi, « *la guerre est l'activité humaine vis-à-vis de laquelle les femmes, à d'infimes exceptions près, ont préféré, toujours et partout, garder leurs distances* » : telle est la limitation capitale, qui fait d'elle une activité masculine (John Keegan). De même, l'agressivité émeutière, délictuelle ou criminelle est beaucoup plus le fait des hommes que des femmes. Cela est dû dans une très large mesure à une série de traditions culturelles axées sur la différenciation sexuelle et le contrôle

1. Dans les armées occidentales, le taux de féminisation varie entre 10 et 15 % de nos jours.

des femmes ou sur la notion de l'honneur et le lien qu'elle entretient avec l'usage masculin de la force physique. Joue très certainement une construction sociale « viriliste » (Olivia Gazalé). D'un autre côté, on peut se demander s'il y a quelque chose de commun, biologiquement, à tous les hommes et à toutes les femmes, qui encourage l'association intime du mâle et de la violence en général, de la guerre en particulier. Précisément, une corrélation a été établie entre la présence de l'hormone testostérone, transmise au cerveau, et l'agressivité. À la puberté, la femme double ou triple sa ration de testostérone ; l'homme la multiplie par dix ou vingt. Si l'on ajoute les différences de taille, de poids et de force musculaire, on voit que l'agressivité masculine, par rapport à l'agressivité féminine, est facilitée au plan physiologique, même si les femmes n'ont aucune inhibition biologique face au combat ou au meurtre.

Quoi qu'il en soit, l'agressivité n'est qu'une prédisposition individuelle, dont la réalisation dépend au moins en partie de facteurs sociologiques, telles la permission de l'autorité ou l'éducation guerrière, « dés-individualisantes ». Entre l'agressivité individuelle et la guerre collective, il existe une énorme différence. La guerre est une activité trop complexe pour qu'on la fasse dériver d'un instinct. 1) Les pulsions agressives doivent s'adapter aux armements et aux tactiques ou techniques de combat : nécessaires dans le corps à corps, ces pulsions n'ont plus leur place dans le cas d'armes utilisées à distance. 2) Si le combat donc l'entraînement au combat est la composante centrale de la guerre, celle-ci consiste pour une part importante en des préalables au combat, où lesdites pulsions ont une part très faibles : équipement, ravitaillement, acheminement... 3) L'activité guerrière exige non seulement une capacité de violence, mais aussi une discipline et une capacité de coopération (il s'agit de tuer sur ordre et de sang froid, c'est-à-dire « sans passion »), pour lesquelles l'apprentissage joue un rôle décisif.

Pour devenir violence collective, l'agressivité, simple prédisposition, doit être organisée, stimulée, contrôlée, justifiée. Les hommes peuvent et veulent se battre pour des motifs *sérieux*, car la plupart du temps, ils s'arrangent pour régler les conflits à l'amiable. Certains aiment l'usage de la violence pour le plaisir qu'apporte la sensation de pouvoir sur autrui. Mais beaucoup d'autres font tout pour éviter le combat, même en temps de guerre : insoumission, automutilation, embusque, planque, fuite, refus d'attaquer, sabotage, reddition prématurée, désertion, fraternisation, mutinerie, assassinat d'officiers, exil, prison, paiement de remplaçants pour

combattre à leur place lorsqu'ils le pouvaient¹. Peu de gens, semble-t-il, se résolvent *facilement* à risquer leur vie ou à tuer une personne qui ne leur a rien fait, ce qui n'est certes pas le cas dans le combat face à face. Telle est la réticence face à la mort donnée ou à la mort reçue. Le pouvoir d'infliger la mort à distance – sans voir ni entendre la victime² – a permis de compenser la relative difficulté psychologique – même si l'acte homicide n'est pas étranger à la nature ou à la culture humaine – qu'éprouve un individu normal à tuer son semblable, sans être sous l'emprise de la colère, d'une menace ou d'un excitant. Il n'en reste pas moins que transformer un homme en combattant demande toute une éducation ou toute une préparation, qui n'empêchera pas les désertions, redditions, fuites. En effet, la vie en société exige le refoulement de l'agressivité, le respect d'autrui. À cet égard, la religion, la morale, le droit, reflètent les exigences de la vie en société, lorsqu'ils énoncent le devoir de ne pas nuire à autrui en temps de paix. Mais cette norme connaît des dérogations, consacrant notamment le droit de nuire à l'ennemi en temps de guerre, avec la mutation psychologique qu'entraîne un tel basculement³.

■ ■ Psychologie

Pour que l'agressivité (prédisposition sociobiologique) se transforme en hostilité (intention politique), il faut une série de conditions. 1) Il faut qu'elle soit mobilisée et instrumentalisée par des autorités gouvernementales ou insurrectionnelles, puis mise en œuvre par des combattants. 2) Il lui faut un ennemi (un point d'application), une querelle (une occasion, symbolique ou symbolisée, pour activer d'anciens griefs), un but (une orientation pour satisfaire des revendications), une légitimation (un idéal à promouvoir) surtout si le comportement est illégal. À cet égard, l'art des autorités de droit ou de fait est d'utiliser à leurs fins politiques, le potentiel d'agressivité

-
1. Cf. François Roux : *La Grande Guerre inconnue*, Paris, Éd. de Paris, 2006.
 2. La télévision puis Internet permettent à nouveau – aux spectateurs – de voir et d'entendre les victimes.
 3. « *Il n'est pas une seule société qui ne menace de recourir à la force... et qui ne rende hommage... au sacrifice de ceux qui ont donné leur vie pour elle. Et pourtant, il n'est aucune société dans laquelle tuer un être humain ne pose pas un problème moral ou dans laquelle la guerre n'exige pas une justification spéciale* » (Pierre Hassner : « De la guerre et la paix à la violence et l'intervention : les contextes politiques passent, les dilemmes moraux demeurent » [1999], in *La terre et l'empire. La violence et la paix II*, Paris, Seuil, 2003, p. 114-136, p. 114).